

ENTRETIEN AVEC LE BATTEUR GUILLAUME NOUAUX



Photo © Hubert Audigier

Christian Sabouret : *Ce n'est pas le premier entretien que le Bulletin du HCF te consacre, même s'il y a longtemps de cela (cf. Bulletin(s) 520, 531 et 532), mais je pense qu'il serait intéressant de revenir sur ta carrière afin d'en informer nos nouveaux lecteurs. Évoquons tout d'abord, si tu le veux bien, tes origines girondines.*

Guillaume Nouaux : Je suis originaire du Bassin d'Arcachon. Je suis né à Arcachon le 30 juillet 1976 et j'ai grandi à La Teste de Buch, de ma naissance jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. En fait, le jazz je l'ai découvert vers l'âge de seize ou dix-sept ans. Mon premier contact avec le jazz, ce fut en écoutant un orchestre qui s'appelait l'*Anachronic Estival Band* auquel appartenait mon frère aîné Alexandre qui jouait du tuba. Cet orchestre se produisait sur un bateau transportant des touristes sur le Bassin d'Arcachon. Un jour, ils m'ont invité pour remplacer leur batteur qui était indisponible.

Ce furent donc tes débuts dans le jazz.

J'avais débuté tout jeune dès l'âge de six ans dans l'école de musique de La Teste où mes parents m'avaient inscrit. J'ai débuté dans les percussions classiques. Avant mon premier contact avec le jazz, j'avais participé à des orchestres au sein de l'harmonie de l'école de musique dans laquelle il y avait aussi un petit 'big band' dans lequel je jouais.

C'était du jazz ou bien d'autres formes de musiques ?

On jouait de la musique classique, de la musique de films. Dans le 'big band' on jouait du jazz, mais c'était à un très petit niveau, j'avais alors quatorze ans. À cette époque, j'ai intégré une formation qui ne jouait pas de jazz : c'était un groupe de hard rock dans lequel je suis resté jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, peu avant de découvrir le jazz. J'en suis tombé amoureux et, depuis, je n'ai jamais quitté cette musique.

Comment et pourquoi avoir fait le choix de la batterie ?

Le choix de la batterie s'est fait sur un coup de tête car, lorsque mes parents m'ont inscrit à l'école de musique, à six ans, j'avais pour idée de jouer du saxophone mais je ne pouvais pas commencer tout de suite. En effet, le professeur qui avait vu mes doigts m'avait dit : « Tes mains sont encore trop petites, tu ne vas pas pouvoir atteindre toutes les clés, il faut attendre que tu grandisses un peu plus. » J'ai donc attendu jusqu'à l'âge de huit ans. À la rentrée de septembre, il vient me voir et me dit : « Peut-être qu'à Noël tu pourrais commencer. » Moi, j'étais impatient de débiter, car cela faisait deux ans que je ne prenais que des cours de solfège et je n'avais pas touché un instrument...

Et le solfège, c'est plutôt rébarbatif...

Voilà, et puis j'avais entendu un solo de batterie qui n'était pas du jazz non plus : c'était *Deep Purple*, un groupe de hard rock, sur un disque que passait mon frère et dans lequel il y avait un long solo de batterie. Je me suis dit : « C'est génial cet instrument, la batterie. J'ai envie de faire de la batterie finalement. » Et, là, on m'a dit que je pouvais commencer tout de suite. Donc, dès l'âge de huit ans, j'ai commencé l'apprentissage de la batterie mais aussi des percussions classiques : xylophone, vibraphone, timbales, parce qu'à cette époque-là il n'existait pas d'école uniquement de batterie. Il fallait apprendre toutes les percussions classiques. Aujourd'hui tout a changé, on peut choisir batterie ou percussions mais, à ce moment-là, ce n'était pas possible.

Cela se passait toujours à La Teste ?

Oui, c'était à l'école municipale de La Teste. Lorsque j'ai eu quatorze ans, je me suis présenté au Conservatoire de Bordeaux pour entrer en classe de percussions. J'ai fait le cursus complet en classe de batterie où j'ai obtenu la Médaille d'Or, à l'unanimité du jury. Je suis sorti du conservatoire après huit années, j'avais alors vingt-deux ans. Juste avant ça, j'avais aussi pris des cours avec Jean-Patrick Allant à la Cité du Grand-Parc à Bordeaux, puis à Talence. J'ai terminé avec un Premier Prix d'Excellence de la Confédération Musicale de France. J'ai pris aussi des cours de batterie à l'école Agostini de Bordeaux, puis à celle de Paris avec Jacques-François Juskowiak, une école où l'on apprend surtout la technique de l'instrument, et là j'ai obtenu le diplôme de DAE (Diplôme d'Adjoint d'Enseignement). Plus tard, j'ai également passé le DE Jazz (Diplôme d'État de professeur de musique, spécialité jazz). Une fois tous ces diplômes obtenus, j'avais la possibilité d'enseigner. Il se trouvait qu'une école de musique cherchait un professeur, j'avais le choix soit d'enseigner, soit de gagner ma vie en jouant. Je pensais qu'il était trop difficile de vivre de la musique. Au fond de moi, c'était mon rêve, mais je ne pensais pas que ce serait possible et c'est le hasard des rencontres qui en a décidé.

Avant d'aborder le déroulement de ta carrière, je voudrais que tu nous dises quels batteurs ont influencé ton jeu de batterie.

Ils sont en fait très nombreux, parce que je ne suis pas obnubilé par un batteur en particulier. Mes influences sont un mélange de plusieurs batteurs dont les plus grands de l'histoire m'ont inspiré. Pour n'en citer que quelques-uns, il y a Baby Dodds, Zutty Singleton, Jo Jones, Ray Bauduc, Sidney Catlett, Chick Webb, Gene Krupa. Des batteurs un peu plus modernes comme Art Blakey, Max Roach, Philly Joe Jones, et d'autres plus contemporains mais dans un style classique : Herlin Riley, Shannon Powell, Gerald French – ce dernier un peu moins que les deux autres toutefois –, enfin Kenny Washington et Alvin Queen dont je suis fan. J'ai été aussi impressionné par Duffy Jackson. Voilà pour les principaux, mais mes influences sont très diverses et c'est en mélangeant le jeu de ces grands batteurs que j'ai créé mon propre style. Un que j'ai oublié, c'est Minor Hall lorsque je joue dans le style Nouvelle-Orléans. Il y a aussi Paul Barbarin et Sammy Penn.

Pourquoi avoir choisi le jazz classique décrié par certains ?

Je n'ai pas vraiment choisi, il m'est tombé dessus d'une manière tout à fait naturelle. En fait, la question ne s'est jamais posée car le premier jazz que j'ai joué, c'était du New Orleans sur le Bassin d'Arcachon. Après, lorsque je me suis installé à Paris, à l'âge de vingt-trois ans, les premiers bœufs que j'ai pu faire, c'était avec des musiciens de jazz traditionnel comme Dan Vernhettes, Jean-Marie Hurel, Claude Tissendier. Ce sont les premiers musiciens qui m'ont proposé des engagements, en tant que remplaçant au départ. C'était mon goût mais cela s'est fait au hasard des rencontres. De fait, la question ne s'est jamais posée, j'ai opté pour le jazz traditionnel bien qu'ayant également joué et enregistré plusieurs disques dans des contextes plus modernes, même si je n'en joue plus aujourd'hui. Ce qui m'a toujours le plus attiré, c'est le jazz de La Nouvelle-Orléans, la 'swing era' et le bebop, les autres formes de jazz m'attirent peu.

Évoquons à présent tes débuts professionnels.

Mes études terminées, j'ai fait mon service militaire peu avant qu'il ne soit aboli. Ainsi j'ai servi pendant dix mois entre 1999 et 2000. Dans mes vœux, j'avais souhaité le faire dans un orchestre militaire, si possible en région parisienne : mon souhait a été exaucé puisque on m'a envoyé dans l'orchestre de la Musique

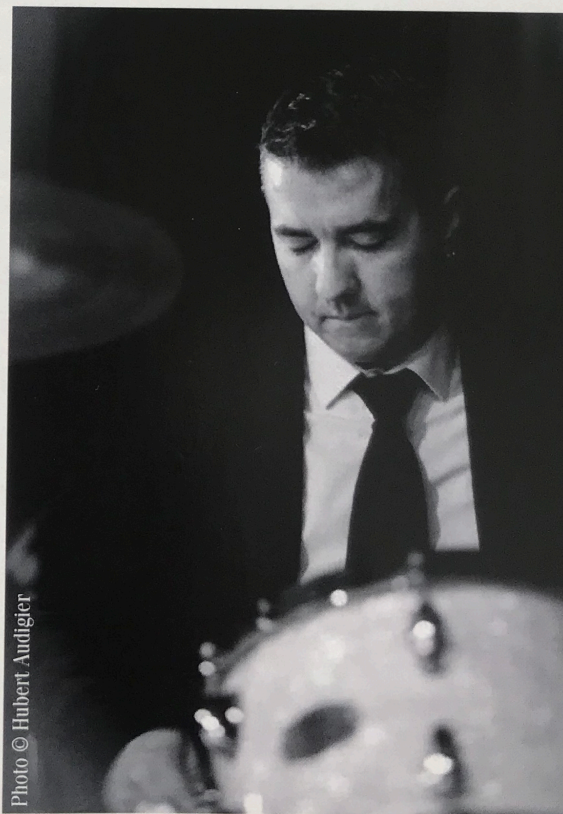


Photo © Hubert Audigier

Principale de l'Armée de Terre, à Versailles. Là, je jouais du tambour et participais à des défilés, mais aussi à des concerts de musique militaire. Le régime était très souple, on avait des répétitions aussi bien le matin que le soir et on assurait également des défilés ou des cérémonies. La plupart du temps, le soir j'étais libre et j'en ai profité pour me rendre dans des clubs de jazz : c'est là que j'ai commencé à faire des bœufs. On a donc pris mon numéro de téléphone et j'ai rapidement été appelé à faire des remplacements. Ainsi, à la fin de mon service militaire, j'avais déjà pas mal d'engagements. Je me suis donc posé la question de revenir dans le Sud-Ouest alors que j'avais la possibilité de travailler en région parisienne. Je n'avais pas encore la possibilité de vivre de ma musique, mais je sentais que quelque chose se déclenchait. J'ai donc décidé de me fixer à Paris. Je me suis mis en colocation avec mon ami Olivier Beuffe, qui était par ailleurs le tromboniste du premier groupe de jazz que j'avais monté à La Teste quand j'étais encore adolescent, le *New Fisher Band*. Au bout d'un an, j'ai vécu seul car j'avais la possibilité de vivre de mes cachets. Ce fut donc bien plus rapide que ce que j'imaginais et depuis cela ne s'est jamais arrêté. Le jazz m'a permis de vivre uniquement de la musique jusqu'à aujourd'hui.

Qu'en est-il de ta carrière à ce jour ?

À l'âge de trente-deux ans, j'ai décidé de revenir m'installer dans le Sud-Ouest, cela fait donc maintenant dix ans. Pour autant, je ne joue pas davantage dans ma région qu'avant. Je me produis dans toute la France et régulièrement pour des tournées en Europe, ce qui m'impose beaucoup de déplacements.

Il faut dire que ta réputation est désormais solidement établie.

Ce n'est pas à moi d'en juger, mais disons que j'ai beaucoup de chance de n'avoir jamais connu de période difficile avec la musique. Les propositions de concerts arrivent régulièrement, les projets s'enchaînent et on me propose des choses intéressantes. Du coup, cela me permet aujourd'hui de vivre en province et de ne me déplacer que pour les concerts. Dans les groupes dont je suis titulaire, il y a *La Section Rythmique* avec lequel nous accompagnons de nombreux artistes différents (Michel Pastre, Uros Peric, Brad Child, Patrick Artero, Harry Allen, Ken Peplowski, Scott Hamilton, Kid Chocolate Brown, Evan Arntzen, Duke Heitger, Lars Frank, Jason Marsalis...). J'ai aussi mon propre trio avec le clarinettiste Jérôme Gatus et le pianiste Didier Datcharry (*ndlr : nous apprenons avec tristesse le décès de Didier Datcharry survenu le 18 août 2018, cinq jours seulement après cette interview*) dans lequel nous jouons dans l'esprit des trios de Jelly Roll Morton et pour lequel le batteur Trevor Richards m'influence beaucoup. Il y a aussi les *Swing Bones*, un quartet de trombonistes plus une section rythmique avec lequel je tourne pas mal depuis cette année. Le quintet *Charlie Christian Project* de Michel Pastre. Il y a aussi le septet de Paul Chéron ainsi que son grand orchestre, le *Tuxedo Big Band*, et ce depuis environ quinze ans. J'appartiens aussi au quartet *Drive-In* du pianiste Jean-Marc Montaut. J'accompagne le pianiste et chanteur Uros Peric pour toutes ses dates en France. Je fais aussi pas mal de gigs occasionnels avec différents musiciens européens pour des tournées ou une série de concerts. On m'invite aussi de plus en plus souvent en tant que musicien soliste.

Comment s'est faite ta rencontre avec les musiciens australiens Dave Blenkhorn et Sébastien Girardot, et comment s'est créée La Section Rythmique ?

C'est Sébastien Girardot que j'ai rencontré le premier à Paris où il était arrivé un an avant moi venant d'Australie où il avait grandi. Il était venu à Paris pour faire ses études et il est lui aussi tombé dans la marmite du jazz. En gagnant sa vie en tant que musicien, il a abandonné ses études pour se consacrer à la musique. Nous étions tous deux de la jeune génération qui s'intéressait au jazz traditionnel. Nous nous sommes régulièrement trouvés ensemble, notamment au sein de l'orchestre de Paddy Sherlock que l'on a accompagné durant quelques années. J'ai rencontré Dave Blenkhorn plus tard, par l'intermédiaire de Sébastien Girardot qui l'avait connu en Australie, je crois. Dave vivait d'ailleurs à Londres à cette époque-là. Nous avons commencé à jouer ensemble grâce à Evan Christopher dont j'avais fait la connaissance à La Nouvelle-Orléans. Evan Christopher est venu vivre à Paris pendant quelques mois et c'est à cette période qu'il nous a contactés, Dave, Sébastien et moi, en nous disant : « Je souhaite faire des concerts avec vous. » Ce qui s'est réalisé. On peut donc dire que c'est lui qui a constitué le ciment entre nous trois. Puis, Evan Christopher a rejoint La Nouvelle-Orléans. À noter que nous avons enregistré deux disques avec lui. Tous trois nous nous entendions musicalement très bien et c'est ainsi que nous avons décidé de poursuivre notre route ensemble. Nous avons donc accompagné différents musiciens de passage pour des tournées sans toutefois porter de nom. Comme nous jouions très souvent ensemble, nous avons décidé d'enregistrer un disque car de nombreux spectateurs nous demandaient si nous avions un disque à vendre. En fait nous n'en avions pas. Nous en avons gravé un que nous avons proposé au label Frémeaux & Associés. Patrick Frémeaux nous a donné son accord, mais ne voulait pas le publier sous nos trois noms car c'était peu commercial et pas suffisamment vendeur. Il nous fallait un nom de groupe mais, comme nous n'avions pas d'idée, il nous a proposé *La Section Rythmique* du fait que nous accompagnions de nombreux musiciens régulièrement depuis des années. Nous nous sommes dit : « Pourquoi pas ? » En fait c'est à Patrick Frémeaux que nous devons la paternité de notre appellation. Notre dénomination officielle est celle-là depuis. C'est le groupe avec lequel je tourne le plus depuis ces dernières années. L'entente, aussi bien musicale qu'humaine, est parfaite et j'espère que cela durera encore bien des années.



Évoquons maintenant une autre étape importante de ta carrière puisque tu es régulièrement invité au festival d'Ascona, en Suisse, où tu te produis depuis plus d'une dizaine d'années.

C'est cela. Effectivement je me rends à Ascona en juin depuis plus de dix ans maintenant. Sébastien Girardot m'a d'ailleurs précédé et Dave Blenkhorn plus encore puisqu'il s'est produit il y a fort longtemps avec le trompettiste Tom Baker.

Je précise que Tom Baker est une figure du jazz australien qui a ouvert la voie à nombre de ses compatriotes.

Oui, c'est exact. Nous sommes devenus tous trois des habitués.

On peut dire que vous êtes devenus des piliers du festival d'Ascona.

On peut dire ça. L'intérêt, c'est que nous avons l'opportunité d'accompagner des gens fort différents chaque année, de faire de nouvelles rencontres, souvent avec de très bons musiciens, et puis nous sommes aussi la rythmique attitrée lors des nombreuses jam-sessions, toutes les nuits, pendant toute la durée du festival. Cela nous procure de bons moments de musique et c'est un endroit où nous aimons beaucoup nous rendre.

Parmi les musiciens, quels sont ceux qui t'ont marqué ? Je pense notamment au pianiste Luca Filastro dont nous parlions il y a peu.

Luca Filastro, la première fois que je l'ai entendu c'était justement à Ascona. J'ai eu l'opportunité de jouer avec lui au mois d'août en Hongrie. Ce que je peux dire, c'est que cela fait plaisir de voir que de jeunes musiciens reprennent le flambeau du jazz traditionnel comme lui.

De plus, on peut dire qu'il est profondément ancré dans la tradition.

Effectivement c'est un excellent pianiste 'stride'. J'ai l'impression qu'il y a de nombreux jeunes musiciens qui s'intéressent à nouveau au jazz classique avec beaucoup de sérieux. En France, par exemple, nous avons le trompettiste Malo Mazurié, le pianiste César Pastre qui ont une vingtaine d'années. Il y a aussi le tout jeune Nirek Mokar dans le style boogie-woogie. Je citerai aussi un excellent tromboniste de Bayonne, Baptiste Techer, dont on va certainement entendre parler à l'avenir. Le jazz classique a encore de belles années devant lui, notamment avec le renouvellement de cette jeune génération. Ils jouent de très belle manière.

Comment envisages-tu la poursuite de ta carrière ?

Jusqu'ici, je n'ai jamais fait de plans à long terme car dans la musique ce sont toujours les opportunités de la vie qui déclenchent des projets musicaux, et ce sont ces projets qui débouchent sur des concerts et de nouvelles rencontres. C'est un cercle qui ne se referme jamais et pour lequel on ne peut pas avoir de vision à long terme. Néanmoins, sur le futur proche, j'ai des projets dont je peux parler. Nous venons d'enregistrer un nouveau disque avec *La Section Rythmique* qui sortira début 2019 chez Frémeaux & Associés, comme le premier. Pour ce faire, nous avons invité deux grands saxophonistes, Harry Allen et Luigi Grasso. Dans les projets futurs, nous allons enregistrer un disque pour le label Camille Productions sous le nom du trompettiste Patrick Artero, mais, cette fois, c'est lui qui nous a choisis pour l'accompagner. Ce sera pour le courant de l'année

2019. Je laisse d'ailleurs à Patrick Artero le soin d'annoncer la teneur de ce disque. Côté pédagogique, car j'ai aussi un pied toujours dedans, je sors un nouveau livre sur la technique des balais dans le jazz qui va sortir chez 2MC Éditions au mois de septembre 2018 : *Jazz Brushes* (www.2mceditions.com).

À l'avenir n'envisages-tu pas de professer ?

Non. C'est une option que j'avais envisagée ; toutefois, même si transmettre ma passion pour la batterie et le jazz est toujours un réel plaisir, cela devient aujourd'hui beaucoup trop compliqué pour moi eu égard à mes fréquents déplacements et tournées qui ne me permettent pas de prendre un poste d'enseignant de manière régulière. J'ai donc décidé d'œuvrer dans la pédagogie par le biais de conférences, de 'master class'. Et, bien sûr, par le livre, comme le premier que j'avais publié chez 2MC Éditions en 2012, *Jazz Drums Legacy* ; et puis le second, dont j'ai déjà parlé, sur l'utilisation des balais dans le jazz. Par le passé, j'ai donné des cours réguliers dans plusieurs écoles de musique municipales et associatives, j'ai aussi professé au Conservatoire à Rayonnement Départemental des Landes (CRD) de septembre 2010 à juin 2018. Aujourd'hui, mon emploi du temps ne me permet plus de continuer à le faire sérieusement. Alors, à choisir, je préfère jouer plutôt qu'enseigner.

On va clore cet entretien par la question bateau : comment envisages-tu l'avenir du jazz et sa pérennité ?

Je pense que le jazz est en perpétuelle évolution, sachant qu'aujourd'hui on a fait le tour de jusqu'où on pouvait aller car, de plus en plus, je m'aperçois que les festivals de jazz se sentent obligés de programmer des musiques qui n'ont plus rien à voir avec lui. Et ce, parce qu'ils ne savent plus quoi proposer au public, et je trouve cela dommage. Il y a tellement de musiciens de talent que je ne comprends pas ce comportement des programmeurs. Pourtant, si l'on regarde l'actualité du jazz, il se porte très bien eu égard aux nouveaux talents qui émergent. Au regard des vingt dernières années, différentes esthétiques se sont manifestées. Auparavant, ce fut une perpétuelle évolution : création, recherche de voies nouvelles. Aujourd'hui, je pense que l'on est arrivé au bout de l'expérience et que le jazz est devenu multiforme : le jazz traditionnel de La Nouvelle-Orléans, le swing, le be-bop, le jazz moderne et ses nombreuses variantes, mais aussi, dans la programmation des grands festivals, des musiques qui ne sont plus du tout du jazz et que l'on voudrait nous faire passer pour tel. Certes, il y a de moins en moins de jazz dans les festivals de jazz : cependant, le côté positif que je vois là-dedans, c'est qu'il y a davantage de respect entre les différentes esthétiques du jazz. En ce qui concerne le jazz classique, il était dénigré par des musiciens et des journalistes tenant du jazz moderne et, a contrario, le jazz moderne était décrié par des musiciens et des journalistes prônant le jazz classique. De nos jours, il y a un respect réciproque évident. Il n'y a plus les querelles comme par le passé et je trouve cela très bien. Ainsi le public a l'opportunité d'approfondir sa culture et d'orienter ses choix. À chacun de faire son choix... ou pas.

Merci beaucoup, Guillaume.

Propos recueillis par **Christian Sabouret**
à Bordeaux le 13 août 2018